

Trois ans après "Les ailes du désir"...

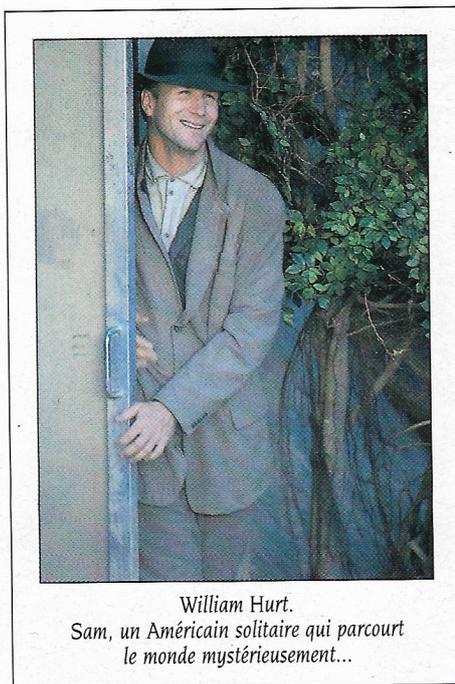
JUSQU'AU BOUT DU MONDE DE WIM WENDERS

Depuis sept mois, Wim Wenders a repris la route. Mais cette fois, elle est à l'échelle du globe... Il tourne sur cinq continents. Nous l'avons retrouvé en Australie, entouré de William Hurt, Solveig Dommartin, Rudiger Vogler, Jeanne Moreau et Max von Sydow. Carte postale d'un tournage au bout du monde.

Texte et photos Christophe d'Yvoire

Il faut suivre en voiture une longue piste de terre rouge bordée par l'horizon puis emprunter à pied un sentier à peine visible. Des bruits de voix d'abord, brisant le silence minéral, annoncent la proximité du plateau que l'on finit par découvrir, enchâssé dans le lit d'une rivière asséchée. Entre la caméra posée sur une grue et les projecteurs, une équipe d'une quarantaine de personnes s'active autour de quelques baraques en bois qui se distinguent à peine des rochers. Au sommet de la falaise qui surplombe le campement, un kangourou immobile fait le guet, comme pour mesurer l'étendue de cette soudaine effervescence qui vient troubler son territoire.

A quelques kilomètres d'Alice Springs, en plein centre de l'Australie, Wim Wenders poursuit depuis quelques jours le tournage de son nouveau film. C'est dans ce lieu improbable, perdu au milieu du désert et frappé, malgré l'hiver dans l'hémisphère Sud, d'une chaleur torride, que le réalisateur de "Paris, Texas" et des "Ailes du désir" a choisi de planter le décor final de "Jusqu'au bout du monde". Un film que son entourage décrit comme étant à



William Hurt.
Sam, un Américain solitaire qui parcourt le monde mystérieusement...

la fois l'ultime étape et l'apothéose d'un long road-movie que le cinéaste a entamé, il y a bientôt vingt ans.

Les cheveux courts, vêtu d'un tee-shirt aux couleurs d'une station de radio aborigène, le visage de Wim Wenders exprime tout autant la fatigue que la concentration. Comme si les nombreuses difficultés rencontrées lors de la préparation du projet (1) auxquelles viennent de s'ajouter cinq mois de tournage ininterrompu, l'obligeaient à puiser dans ses dernières ressources. Mais son regard, sans cesse à l'affût, et son humour pince-sans-rire montrent bien qu'il est tout entier plongé dans son film.

Il faut dire que "Jusqu'au bout du monde", par son ambition et son ampleur, n'est pas un film tout à fait comme les autres. D'abord, par le fait que le scénario oblige l'équipe à effectuer un véritable tour du monde en traversant une vingtaine Suite p. 89

(1) Dès le départ, la production a été confrontée à de gros problèmes d'autorisation de tournage sur le territoire australien et la préparation du film en a été longtemps perturbée.

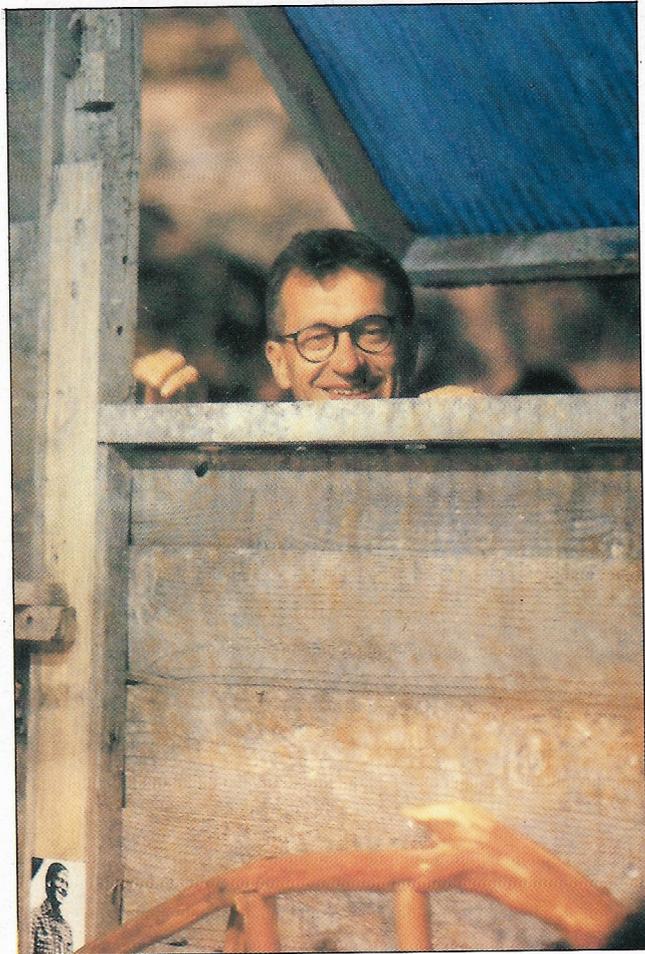
de villes dans huit pays différents (2). Ensuite, parce qu'une demi-douzaine de personnages participent simultanément à l'histoire. Enfin, parce que l'action se déroulant tout à la fin de ce siècle, il faut à chaque fois maquiller, même si c'est souvent à peine perceptible, la réalité des décors. Pour Wenders, il n'est pas question de profiter de cette extrapolation dans le temps pour faire un film de science-fiction, mais simplement de disposer d'une marge de liberté et de création un peu plus grande. D'ici l'an 2000, selon Wenders, l'électronique aura un peu plus envahi la vie quotidienne, et les équilibres mondiaux ne seront plus tout à fait les mêmes. Il y a seulement un an, Wenders avait ainsi prévu de tourner une scène à Berlin imaginant la chute du mur. La réalité a rattrapé la fiction et il a dû évidemment abandonner la scène.

Wim Wenders a eu l'idée de ce film dès son premier voyage en Australie en 1977, mais ce n'est qu'en 1984, que Wenders et sa compagne, Solveig Dommartin, se sont mis à y penser sérieusement. « On est d'abord retourné ensemble en Australie, souligne Solveig Dommartin. Les idées s'accumulaient mais on n'avait pas encore l'histoire. » Ils décident de s'arrêter deux ans, le temps de tourner "Les ailes du désir", puis Wenders retourne en Australie où il rencontre l'écrivain Peter Carey (3) avec qui il termine l'écriture de "Jusqu'au bout du monde". Une histoire complexe où plusieurs personnages, dont ce-

(2) Le tournage qui a débuté le 2 avril en Italie devrait se terminer en octobre ou novembre à Moscou, après être passé en France, au Portugal, en Allemagne, aux Etats-Unis, au Japon et en Australie.

(3) Auteur d'"Oscar et Lucinda" publié, en France, chez Plon.

Ci-dessus : Wenders sur le tournage. A gauche : Solveig Dommartin. Elle suit Sam au bout du monde...



lui interprété par Solveig Dommartin, se lancent à la poursuite d'un Américain solitaire (William Hurt) qui parcourt mystérieusement le monde. Jusqu'à ce que, dans la dernière partie, tous les protagonistes se retrouvent dans ce coin du désert australien où se sont retirés les parents de l'Américain ; son père étant un célèbre scientifique, inventeur d'une machine permettant de "voir" sans qu'on ait besoin d'utiliser ses yeux.

On ne remarque pas tout de suite sa présence discrète. Il préfère souvent rester à l'écart, le visage dissimulé par un chapeau et des lunettes de soleil qu'il ne retire qu'au moment des prises. William Hurt attend avec une patience inébranlable que l'équipe termine la préparation d'une nouvelle scène. En le voyant tout à l'heure répéter avec Wim Wenders, on pouvait noter entre eux une sorte d'évidence. Comme si le cinéaste et l'interprète de "La fièvre au corps" et du "Baiser de

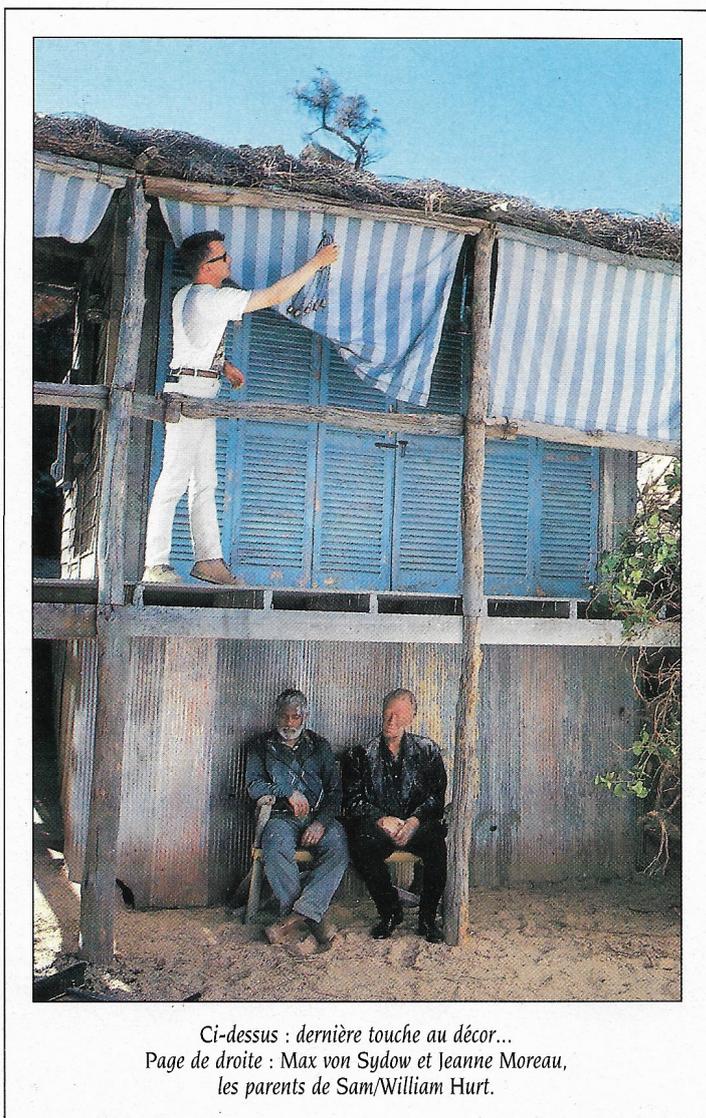
la femme-araignée" possédaient un air de famille. Pourtant William Hurt, adepte de la méthode de l'Actors Studio qu'il pratique à l'extrême, semble vivre ce tournage de façon très solitaire. Replié sur lui-même, il fuit les regards et le moindre événement susceptible de troubler sa concentration. En cela, son comportement détonne radicalement avec la décontraction générale de l'équipe, à commencer par celle de Solveig Dommartin. Entre elle et lui, c'est le jour et la nuit. William Hurt est introverti, timide, discret, maniaque ; Solveig Dommartin est totalement extravertie, laissant transparaître ses sentiments sur son visage et ne gardant jamais longtemps sa langue dans sa poche. Les autres comédiens qui se retrouvent pour la première fois sur le plateau en Australie semblent eux aussi s'être totalement habitués à l'atmosphère du tournage : Jeanne Moreau et Max von Sydow qui interprètent les parents

de William Hurt, Rudiger Vogler, l'acteur-fétiche des premiers films de Wenders (que l'on peut voir actuellement dans la rétrospective organisée à Paris au St-André-des-Arts), Sam Neill, le comédien australien partenaire de Sean Connery dans "A la poursuite d'Octobre Rouge" (4), Chick Ortega qui, avec ses allures de Lino Ventura, fait ici ses débuts à l'écran.

Si pour la première fois de sa carrière, Wenders dispose d'un gros budget (une coproduction franco-américaine estimée à 30 millions de dollars), il se dégage pourtant du plateau un côté artisanal qui, de toute évidence, n'a rien à voir avec le confort presque luxueux qu'on peut trouver au sein des productions américaines ou même sur certains gros tournages euro- Suite p. 92

(4) Pendant un temps, il fut question que ce soit Jacques Dutronc qui joue ce rôle mais celui-ci n'aurait pas accepté de tourner en anglais.

TOURNAGE



Ci-dessus : dernière touche au décor...
Page de droite : Max von Sydow et Jeanne Moreau,
les parents de Sam/William Hurt.

péens comme ceux de Bertolucci. Il faut dire qu'une part importante du budget a été engloutie dans les déplacements : Alice Springs est ainsi le dix-neuvième lieu de tournage et le quatrième continent visité par l'équipe. Celle-ci est d'ailleurs réduite au minimum par la production afin de limiter les frais : dix-sept personnes seulement participent à toute la durée du tournage, les autres étant engagées sur place et selon les besoins de ce film itinérant.

Si ces multiples décors, ces atmosphères totalement différentes rencontrées au cours de ce gigantesque voyage constituent l'une des originalités du projet, ils obligent aussi à veiller sans cesse à ce que le film ne perde pas sa cohérence. Un danger qui semble obséder l'équipe tout entière, à commencer par Wenders bien sûr, mais aussi le directeur de la photo, Robbie Muller, qu'il retrouve aujourd'hui après une brève infidélité (5). Il existe entre eux une complicité et une connaissance mutuelle, un double regard qui semble les rendre capables d'affronter n'importe quelle situation en toute confiance.

Mais ce qui frappe avant tout, c'est leur obstination de tous les instants. Il suffit d'observer quelques heures Wenders sur un plateau pour mesurer à la fois l'ampleur et la profondeur de sa détermination. Il se soucie du moindre détail avec un perfectionnisme étonnant. Dans son attitude, dans ses choix, dans sa manière d'"attraper" une lumière ou de "voler" la fugacité de l'instant, on peut observer avec quelle évidence il fait sien ce paysage du bout du monde. En même temps, il sait toujours rester réceptif aux suggestions. Plusieurs fois, il renoncera ainsi à son point de vue initial, pour adopter une autre solution proposée par l'un ou l'autre de ses acteurs ou techniciens.

Avec "Jusqu'au bout du monde", Wenders

semble prolonger la voie ouverte avec "Paris, Texas", c'est-à-dire se livrer à chaque fois un peu plus à travers l'écran sans craindre de dévoiler ses propres émotions. On retrouve dans ce projet tous les thèmes qui lui sont familiers : ce goût pour l'errance, ce désir d'aventure teinté de mélancolie, cette quête obstinée de la découverte du monde et de soi-même, ce romantisme pudique, cette passion pour la musique (6) et aussi cette volonté constante de faire avancer les choses, selon cette phrase-manifeste qu'il a prononcée au Festival de Cannes, l'année des "Ailes du désir" : « Améliorer les images du monde pour améliorer le monde. » Mais là, et peut-être pour la première fois, il semble se livrer lui-même et il y a dans le personnage de Sam, qu'interprète William Hurt, de nombreuses analogies avec son propre parcours. Ce goût des départs et des arrivées, ce père scientifique inventeur d'une nouvelle manière de

"voir" l'univers (le père de Wenders, décédé pendant la préparation du film, était médecin et c'est lui qui lui a offert, à l'âge de huit ans, sa première caméra 8mm), cette femme qu'il a rencontrée par hasard sur une route nationale du centre de la France et qui depuis s'est mise à le suivre... jusqu'au bout du monde. « J'ai supplié Wim d'interpréter lui-même le rôle de Sam », confie Solveig Dommartin. Mais Wenders, par pudeur sans doute, n'a pas voulu.

Si Wenders, comme à son habitude, tourne "Jusqu'au bout du monde" dans la chronologie, c'est dit-il, « pour que ma propre histoire et celle du film puissent progresser ensemble. » Comme à son habitude aussi, il ne décidera qu'au tout dernier moment quelle fin il donnera à son nouveau projet. Une décision essentielle quand on sait que la fin de presque tous ses films révèle le conte-

nu du suivant. « Dans "Paris, Texas", dit-il, la dernière scène où le petit garçon embrasse sa mère m'a préparé à faire quelque chose que je n'avais jamais fait avant. » Cette "autre chose", ce fut "Les ailes du désir". « Un road-movie qui progressait de façon verticale et non pas horizontale. » Une errance entre le désir et la réalité, entre la vie rêvée et la vie vécue. « "Jusqu'au bout du monde", c'est l'histoire d'amour que la fin des "Ailes du désir" promettait. » ★

CHRISTOPHE D'YVOIRE

(5) Robbie Muller a éclairé tous les films de Wenders sauf "Nick's Movie", "Hammett", "Tokyo-Ga", "L'état des choses" et "Les ailes du désir", la lumière de ces deux derniers étant signée Henri Alekan.

(6) Outre Ry Cooder qui avait déjà écrit la musique de "Paris, Texas", celle de "Jusqu'au bout du monde" sera composée par David Byrne, Peter Gabriel, Robbie Robertson et Nick Lowe.